

INTRODUCTION

Aborder l'histoire vivante du point de vue des sciences sociales fait écho à une réflexion portant sur le manque de reconnaissance dont cette pratique fait preuve. Cette démarche est souvent confondue avec d'autres (jeux de rôle, etc.) qui peuvent, de l'extérieur, sembler proches. Pourtant, loin de représenter des activités déjà définies, l'histoire vivante (composée de la reconstitution et d'une pratique physique d'arts martiaux historiques), comprend ses propres spécificités et doit être étudiée pour elle-même.

Connaissant déjà quelque peu le « milieu » de la reconstitution, j'ai pris conscience que celui-ci était méconnu et formait une sorte de communauté « cachée » au sein de la société globale. Compte tenu de cet état de fait, il semblait opportun de mener une étude quant à ce phénomène, afin de comprendre les mécanismes qui permettent sa mobilisation. Étant donné la façon dont la démarche se réalise, j'ai en premier lieu fait le choix de l'appréhender sous l'angle d'un groupe restreint. Pour cette raison, les techniques de l'ethnographie, et par la suite de l'ethnologie, se sont révélées pertinentes pour l'analyse. Les observations participantes ont constitué la base sur laquelle s'est élaboré le travail de terrain. Pour autant, les activités étudiées prenant place au cœur de la quotidienneté des informateurs, l'ancrage social plus général de la pratique ne pouvait être laissé de côté. Ce sont donc des méthodes empruntées à la sociologie, tant pour l'enquête en elle-même que pour l'inscription théorique, qui ont ensuite été très vite adoptées. L'étude se positionne aux frontières de l'ethnologie, de l'anthropologie et de la sociologie, sciences opérantes pour la compréhension de l'objet.

Très rapidement, le terrain a permis de distinguer deux pratiques, différentes mais complémentaires : les Arts martiaux historiques européens (couramment nommés AMHE) et la reconstitution historique. Ces deux activités véhiculent chacune des valeurs communes, de recherche d'historicité et d'apprentissage permanent, entre autres, mais se distinguent quant à leurs manières d'exposer l'Histoire. À une technique martiale, effectuée comme une activité physique moderne, répond la reconstitution qui invoque le port nécessaire du costume.

Pourtant, ces deux approches, par leurs enjeux et objectifs communs, comme par le fait que les pratiquants soient souvent les mêmes, sont constitutives de l'histoire vivante dans son ensemble. Elles forment deux faces d'une même pièce, complémentaires l'une de l'autre et répondant aux mêmes objectifs. Elles ont ainsi été examinées ensemble et comprises comme indissociables.

L'objet d'étude a également dû être soumis à un choix en termes de périodes. L'histoire vivante se décline selon plusieurs époques, qui couvrent quelques centaines d'années. Une délimitation devait impérativement être opérée, afin de circonscrire précisément le thème de recherche, mais aussi parce que les réalisations contemporaines associées à un temps donné ne se retrouvent pas nécessairement pour un autre siècle. C'est le Moyen Âge qui a été retenu, pour des raisons pratiques, puisque j'avais déjà des contacts dans cet espace, et parce que c'est sans doute la manifestation la plus visible de la reconstitution, comme celle qui a le plus de difficultés à s'affirmer, notamment vis-à-vis de l'ensemble des événements à thématique médiévale qui existent alentour.

Plusieurs éléments se sont peu à peu imposés sur le terrain, permettant de construire problématique et axes de recherches. L'enjeu est de comprendre comment l'histoire vivante médiévale se donne à voir à la fois dans une démarche culturelle et dans une pratique génératrice d'identité. Les principaux thèmes retenus ont trait à la transmission, au loisir et à la communauté. Ce qui n'est pas apparu dès le départ, mais qui s'est laissé deviner et exploiter au cours de l'enquête, est la fonction identitaire que la pratique met en place. C'est donc la notion d'*identité* qui constitue le fil rouge de la recherche et autorise à comprendre les normes véhiculées par la démarche, comme ses caractéristiques principales. Il s'agit de préciser ce concept, central pour la compréhension de l'histoire vivante.

L'identité se comprend entre les notions d'« *individuel* » et de « *collectif* », de « *soi* » et d'« *autrui* ». La mobilisation des caractères identitaires fait sens pour les individus, puisque le terrain a montré que les enquêtés se reconnaissent comme acteurs et comme membres d'un groupe. Ce principe de l'identité est compris à travers la reconnaissance que l'ensemble va apporter aux pratiquants, comme en fonction du respect des normes portées par la communauté. L'identité est une notion complexe, nécessairement plurielle. Pour cette raison, elle doit être délimitée et, pour l'étude, faire référence à une forme d'identité « communautaire », active pour les groupes de petite taille. L'identité peut aussi renvoyer à un « *produit de l'action sociale ou politique*. [Elle] est invoquée pour souligner le développement progressif et interactif d'un certain type d'autocompréhension collective, d'une solidarité ou d'un "sentiment de groupe" qui rend possible l'action collective » (Brubaker, 2001, p. 72). L'identité fait sens pour les individus, en tant que membres du groupe, comme pour la communauté elle-même, qui cherche à se définir au regard d'autres pratiques proches.

Liées à l'identité, les normes exposent une forme de cohésion sociale. Leur instauration et leur respect parcourent l'ensemble des activités mises en place par les acteurs de l'histoire vivante. Pour cette raison, elles se donnent à voir dans l'ensemble de la démarche. Systématiquement attachées à un groupe, les normes en exposent les comportements à respecter. Dans un contexte souvent énoncé de déliquescence du lien social, il s'avère que ce dernier n'est pas toujours absent et fonde au contraire une caractéristique de la pratique étudiée. En fait, le principe de la

communauté formée par les initiés de l'histoire vivante renvoie à une recherche de cohésion et de maintien des liens sociaux. L'identification de la démarche en elle-même étant un processus en cours de construction, les participants en quête d'identité concourent à l'expression d'un lien social, garant d'une représentation commune de la reconstitution, comme des AMHE. À cet égard, la conformité de chacun aux normes du groupe apparaît comme essentielle. Dès lors, se met en place une forme de socialisation, visant à faire apprendre aux membres les valeurs dont se réclame l'histoire vivante.

Le lien social questionne les raisons qui sont au fondement de la cohésion entre membres. Plus précisément, il comprend plusieurs dimensions, en particulier lorsqu'il est analysé du point de vue de la déviance : « *Hirschi (1969) est le premier à s'être adonné à une réflexion théorique et à un examen empirique systématique du lien social, dont il a distingué les quatre éléments constitutifs suivants : l'attachement à des autres signifiants [...], mesuré essentiellement par la tendance à s'identifier à ces personnes de référence [...] et à l'importance accordée à leurs opinions et attentes à son propre égard [...]. L'engagement dans la conformité ou dans les activités conventionnelles [...], comme volonté, aspiration, ligne de conduite : c'est l'idée d'un investissement de soi, conscient et calculé, en temps et en énergie personnelle [...]. L'implication ou l'absorption dans des activités conventionnelles [...], comme simple fait subi : ayant choisi de s'engager dans la conformité, l'individu devient tellement absorbé par ses activités conventionnelles qu'il ne lui reste plus le temps [...] de penser à, ou de se commettre dans des actions déviantes [...]. La croyance en la valeur des normes communes* » (Queloz, 1989, p. 201.) Ces traits particuliers sont opérants pour l'histoire vivante en tant que communauté : le lien social ainsi créé répond à ces éléments d'*attachement*, d'*engagement*, d'*implication* et de *nécessité des normes*. L'enjeu de l'analyse consiste à exposer ces données.

Quelques points particuliers peuvent d'emblée être soulevés. Se positionnant comme un groupe autonome au sein de la société globale, l'histoire vivante interroge les rapports entre lien social et communauté. La grande part des troupes de reconstitution ou d'AMHE prennent la forme d'associations, qui fournissent une image particulière et autorisent à envisager le lien social en fonction de cette configuration particulière. L'association, formelle ou non, est au cœur de l'enclenchement du lien et des interactions entre les individus qui la composent. La transmission semble prendre sa source dans ces façons de faire.

Comme pour l'identité, le lien social transparait tout au long de l'étude. Il est l'un des attributs constants qui concourent à expliquer et circonscrire l'ensemble de l'objet de recherche. Ainsi, *identité*, *lien social* et *socialisation* sont imbriqués afin de donner une vision cohérente de la pratique, pour les initiés comme pour ceux qui n'en font pas partie. C'est de cette façon que se joue la délimitation de la démarche : ses frontières sont sans cesse sujettes à modifications mais la cohésion, conservée et exposée, des manières de faire, favorise une reconnaissance identitaire.

Concernant plus spécifiquement la rédaction, le nom de « *pratique* » a été employé pour désigner l'ensemble des applications mises en place au cœur de l'histoire vivante. Il est synonyme d'*activité*, de *démarche* et d'*approche*. Englobant d'une manière générale des normes et des façons de faire, ces mots permettent d'évoquer ce que sont les AMHE et la reconstitution.

Par extension, c'est en référence au premier terme que celui de « *pratiquants* » a été choisi. Il ne renvoie pas à une notion religieuse, mais simplement à une personne qui se conforme à la *pratique*. De même, cette dénomination peut être remplacée par *adhérents*, *membres* ou *initiés*. Les vocables d'*enquêtés* et d'*informateurs* feront écho aux terrains menés, qui forment le cadre de la recherche. Pour ce qui est des AMHE, aucune expression n'existant pour désigner ceux qui effectuent l'activité, c'est l'emploi de « *pratiquants d'AMHE* » qui sera retenu. Il a parfois été fait mention, lors d'observations, d'*AMHEurs*, mais cet acronyme n'est que peu utilisé et complique sensiblement la lecture. Enfin, comme équivalent à « *communauté* », seront employés les termes de *groupe*, d'*ensemble* ou de *clan*, le dernier renvoyant à un soutien commun, sans qu'un rapport de parenté ne soit en jeu.

Les citations extraites d'entretiens et parfois de réponses fournies par les questionnaires sont insérées directement dans le corps du texte, en italique. Ce choix d'une écriture orientée vers une rédaction ethnographique est fait afin de faciliter la lecture et d'inclure directement les éléments du terrain dans les analyses. Les noms des enquêtés ne sont pas mentionnés, sauf exception, afin de garantir l'anonymat des informateurs.

Il reste à préciser que cette enquête ne prétend pas avoir analysé d'emblée l'ensemble de l'histoire vivante française, mais elle expose des hypothèses et des résultats en fonction de ce que les différents terrains ont pu apporter. Ce sont ainsi des « morceaux » qui sont présentés, mais j'ai cherché à en extraire les généralités et les invariants relatifs aux manières de faire de la reconstitution et des AMHE.

Il faut à présent exposer les axes de recherche. Au cours du terrain, trois champs se sont peu à peu imposés. Le premier englobe, d'une manière générale, les pratiques culturelles développées. Le second s'interroge sur les relations entre loisir et profession pour une même approche et le dernier traite de l'ensemble des éléments révélateurs d'une pratique sociale. Plus simplement, la problématique adoptée invite à s'interroger sur l'expression culturelle de l'approche et, par extension, sur ses attaches identitaires.

Ces lignes directrices ont été mises en place d'après le terrain et ont par la suite été « testées » en retour. C'est une dialectique qui est systématiquement installée entre l'enquête empirique et les cadres d'analyse. Le choix a été fait de définir un plan de rédaction qui reprend ce cheminement. En premier lieu, il s'agit de présenter l'histoire vivante et ses caractéristiques générales. Ensuite, la seconde partie aborde la pratique en fonction de la diffusion culturelle et du support vivant qu'elle propose. Puis, c'est entre loisir et professionnalisation que celle-ci sera examinée. Enfin, l'activité est perçue en fonction des identités et du lien social qu'elle parvient à créer. Le déroulement de l'enquête est conservé et ce plan permet de révéler d'abord ce qui fait référence à la sphère publique (enjeux culturels, patrimoniaux, etc.), puis à l'espace semi-privé (à travers l'approche de la situation personnelle : loisir ou profession), pour terminer avec ce qui relève de l'intime, de l'*entre-soi* (socialisation, normes et identités). Il s'agit de passer du domaine du visible à celui du « *caché* », de l'immédiateté qui peut être saisie de l'extérieur, à ce qui ne se laisse percevoir que de l'intérieur. Les méthodes conjointes de la sociologie et de l'ethnologie permettent et favorisent cette approche.